



Photo : Civatte.

Lions dans le Parc National du « W ».

LIONS DES ENVIRONS DU PARC NATIONAL DU W NIGER, HAUTE-VOLTA

par A. Boy,

Ingénieur des Travaux des Eaux et Forêts.

SUMMARY

LIONS IN THE « W » NATIONAL PARK, NIGER, UPPER, VOLTA

The author relates his experiments with lions in the country located at the border between Niger and Upper Volta Republics, where the «W» National Park is located.

He gives an estimate of the number of lions in this area, describes their habits, distinguishes between two types to be found

in this particular region and briefly mentions their behaviour as regards local human population and the reaction of this population towards them. In the conclusion he describes methods performed for lion killing and points out the danger offered by steel traps for humans.

RESUMEN

LEONES DE LOS ALREDEDORES DEL PARQUE NACIONAL DEL « W », NIGER, ALTO VOLTA

El autor da cuenta de su experiencia respecto a los leones de la región limítrofe de las Repúblicas del Níger y del Alto Volta, en que se encuentra situado el Parque Nacional del W.

El autor procede a una evaluación de la importancia de la fauna leonina de la región, expone las costumbres de estos animales, describe las dos variedades de leones que se encuentran en dicha región, menciona el comportamiento del león en relación con el hombre y las costumbres locales en las relaciones de sus habitantes con este género de feras. El autor termina describiendo los medios empleados en la región para destruir a los leones e insiste respecto a los peligros que presentan, para los habitantes, las trampas de acero.

Cet article est composé de notes prises au jour le jour au cours de prospections effectuées de 1956 à 1962 dans la région comprise entre :

— Au nord :

La route Fada n'Gourma-Niamey de Fada aux sources de la Tapoa, puis la Tapoa elle-même.

— A l'est :

la Mékrou.

— Au sud :

la Pendiari.

— A l'ouest :

la Comptembigue.

Cette région s'étend à la fois sur la République du Niger et sur celle de la Haute-Volta. Elle couvre environ 30.000 km² de savane soudanienne. Le terrain est peu accidenté mais on y rencontre souvent de petits massifs rocheux. Il a déjà été décrit dans mon précédent article sur « les buffles du pays Gourma » (1).

IMPORTANCE DE LA FAUNE LÉONINE

En 1956, 2 à 3 % des excursions de visiteurs étaient marquées par la rencontre d'un ou de plusieurs lions, mais depuis cette époque, par suite de l'extension du réseau des pistes carrossables et de l'affluence des visiteurs, les rencontres de lions sont devenues 3 ou 4 fois plus fréquentes. Mon expérience confirme les affirmations des chasseurs et de leurs guides, et les faits suivants les illustrent.

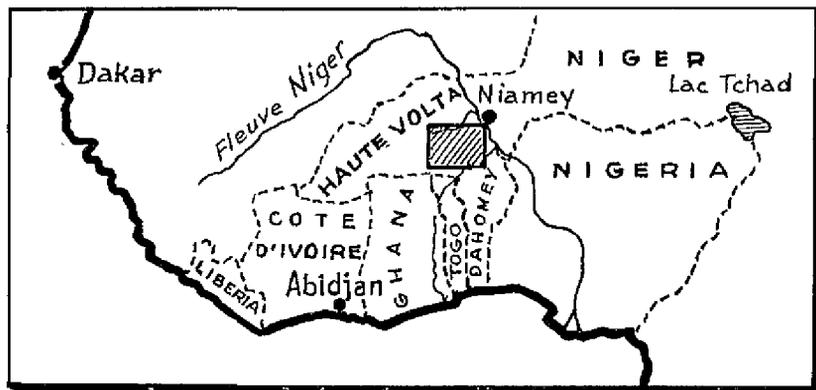
A Tapoa Djerma, à la fin de 1958 (ou début 1959), un aviateur célèbre a pu tuer 3 lions coup sur coup dans la même matinée. Quelques mois après, aux environs d'Arly, en 2 journées et à 5 reprises différentes, j'ai pu voir 17 lions. D'abord dans la réserve totale d'Arly, au Pantiani, 1 lionne et ses

petits, puis vers la Pendiari, le magnifique tableau d'un troupeau de cobs onctueux fascinés par une lionne accompagnée de deux lionceaux, la lionne prête à bondir sur les cobs tandis qu'un peu plus loin le mâle était en train de rabattre les antilopes sur sa famille.

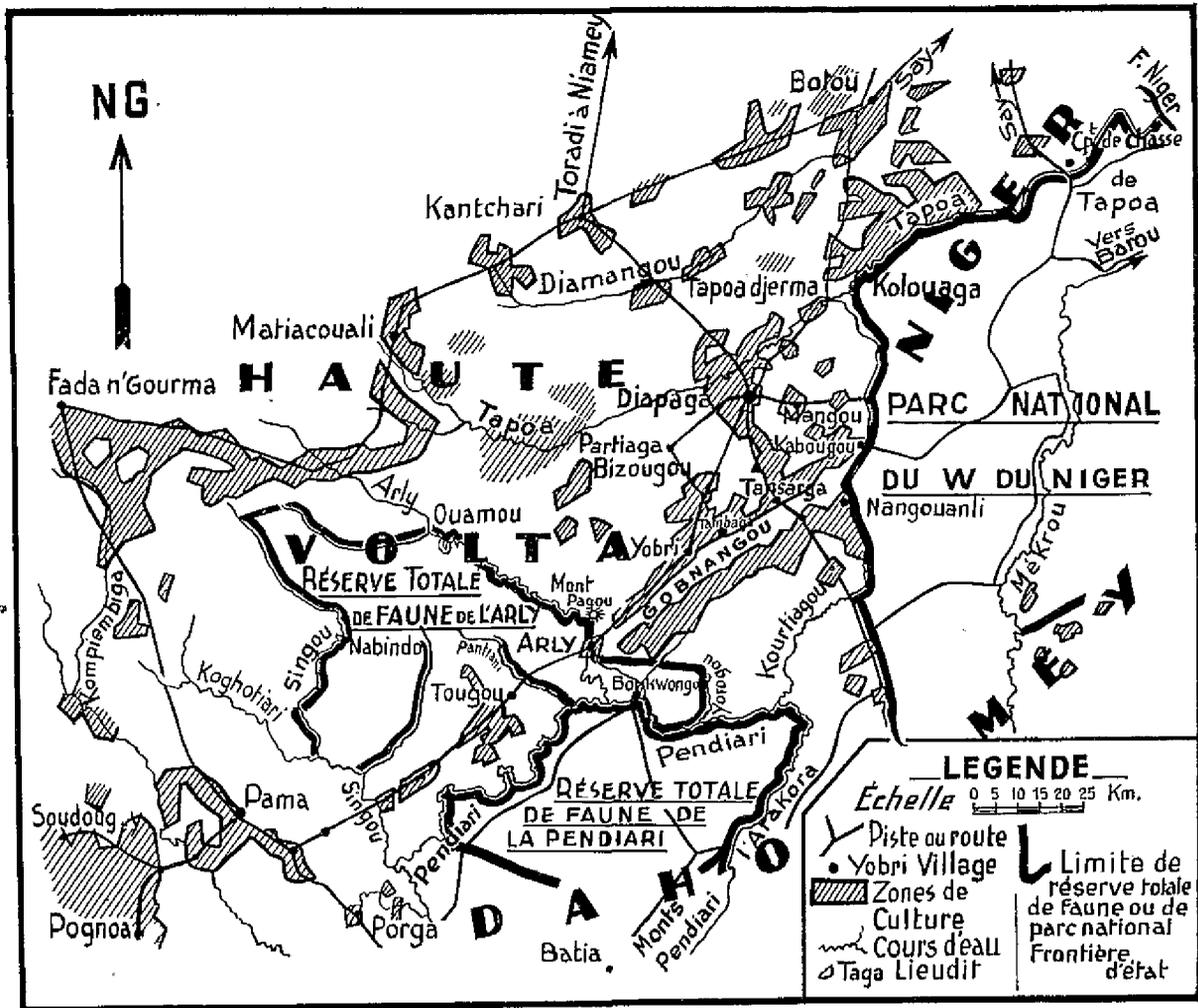
Le lendemain, en partant chasser vers le mont Pagou, à 7 km au N.-N.-E. d'Arly, j'ai rencontré trois fois des lions sur 4 km. A la troisième reprise, les chasseurs qui m'accompagnaient ont abattu un beau mâle dont la femelle a disparu.

Les rencontres sont donc assez fréquentes, mais pour assurer l'abattage d'un lion à leurs clients, les guides de chasse locaux doivent cependant

appâter presque toujours assez longtemps à l'avance et le résultat n'est jamais tout à fait certain. Rencontrer un lion reste toujours assez aléatoire. Pourtant, peu de nuits passent sans qu'on les entende et leurs traces abondent.



(1) Les buffles du Pays Gourma. Bois et Forêts des Tropiques, numéro 58, Mars-Avril 1959.



Mais dans ces régions, il suffit de peu de choses pour les cacher : un rideau de chaume même bas et très clair, une dénivellation de 20 à 30 cm de hauteur, etc..., tant ils savent bien s'aplatir et se confondre avec le décor ambiant par leur couleur sable et la lenteur mesurée de leurs mouvements. D'excellents chasseurs, le D^r Grommier par exemple, ont déjà confirmé que ce pays contient beaucoup plus de grands fauves qu'on ne pourrait le croire à première vue.

Plus encore que pour tout autre gibier, nous devons donc nous baser, pour essayer de les dénombrier, non seulement sur leur vue directe, mais peut-être encore davantage, sur leurs traces, sur les bruits qu'ils font et sur les reliefs de leur chasse.

Ces éléments d'appréciation restent très valables. En 1956, j'aboutissais par extrapolation très prudente à la certitude qu'il existait au moins 400 lions sur les 30.000 km² considérés. Il pouvait fort bien y en avoir deux ou trois fois plus. De janvier à juin 1956, j'en ai rencontré une quarantaine de fois sans chercher particulièrement à les voir. Comme tant de chasseurs et de touristes, le lion est avec le buffle et l'éléphant l'animal dont j'ai toujours le plus vivement désiré la rencontre. L'acuité de ce désir conduit fatalement à l'insatisfaction perpétuelle et, par suite, à croire très fermement à la rareté de ce qu'on cherche. Or, en compulsant mes notes, j'ai été forcé de constater que 80 jours de courses en brousse m'avaient mené 40 rencontres de lions en une seule saison.

LES RENCONTRES AVEC LES LIONS

La rencontre surprend presque toujours, bien qu'on l'ait souhaitée. On ne peut en prévoir les circonstances aussi facilement que pour un buffle

ou un éléphant qui pourtant sont très riches en expédients. On trouve des isolés aussi souvent que des couples ou des bandes avec ou sans petits.

La pluie facilite leur rencontre ; dès qu'elle est finie, les lions aiment aller se sécher sur les endroits dénudés de végétation : bowé et routes, par exemple.

Les automobilistes les voient plus facilement que les piétons, surtout la nuit ou par temps pluvieux. La vue d'une automobile inquiète encore moins le lion que les autres bêtes mais, comme elles toutes, il se méfie au plus haut point d'un piéton.

Le lion chasse plutôt la nuit ou à ses approches, le matin jusque vers 8-9 heures et le soir à partir de 17 heures. Par là, il adopte le comportement des autres grands hôtes de la brousse et s'abrite du soleil dans le milieu de la journée. La règle n'est cependant pas très stricte. J'ai rencontré des lions en marche aux heures de pleine chaleur.

Capable de prodiges de force et d'agilité, le lion ressemble étrangement à nos bons matous domestiques par un amour très marqué des longues siestes et une souple nonchalance générale dans son allure et son comportement habituels.

En début d'hivernage 1955, vers 10 heures du matin, j'ai rencontré une bande de 6 adultes entre Tapoa Djerma et Kolouaga. L'herbe atteignait déjà 50 cm de hauteur, les 6 lions progressaient en ligne de bataille vers la Tapoa et rugissaient à pleins poumons. Ils pouvaient aussi bien être en train de chasser que partis se rafraîchir à la rivière après un bon repas.

Sur le haut Singou, faisant un relevé topographique, j'en ai vu 15 dans la même journée sur une distance de 5 km. Presque tous dormaient dans les fourrés, au bord du marigot, seuls ou par groupes de 2 ou 3 individus.

Jusqu'en juin 1959, l'extrémité sud du grand bief de l'Arly, en aval du village de même nom, hébergeait un vieux lion qui chassait en saison sèche sur 15 ou 20 km en amont sur les abords de la Pendiari.

Pendant toute la saison officielle de chasse 1955-1956, un ménage de lions a tenu presque en permanence le bas Pantiani en aval du radier de la route d'Arly-Madioari. Trois autres au moins vivaient sur la Pendiari aux alentours de la borne géographique de Bonkouongou et venaient souvent jusqu'à Arly-village par la route et ses abords. Une autre paire vivait en même temps aux alentours est-nord-est de la ruine du campement de Bonkouongou et poussait jusqu'au versant sud de la montagne d'Arly. Huit autres parcouraient le sud-est de la réserve totale de faune entre Bonkouongou et le Yorogou. Toujours à cette même époque, une lionne et son petit rôdaient entre Arly-village et le Pagou. Les trois de la borne géographique ont été vus à heures et dates très diverses, voire en plein midi, près du premier radier, en allant d'Arly sur Bonkouongou.

En mai 1955, un isolé, grognant de façon mena-

cante sous les colatiers de la galerie de la Pendiari où il se cachait, nous a interdit l'accès de la mare aux hippopotames du confluent de l'Arly.

Près du campement de chasse nigérien de Tapoa, il y a très souvent un ou deux lions en promenade. Un groupe de 6 à 8 têtes y vient souvent dormir près du radier d'entrée au W. A plusieurs reprises, ils sont venus par groupes de deux ou trois dans l'aire du campement et y ont même déchiré des matelas laissés dehors, en 1960. Une nuit, ils sont venus y manger un cuissot d'antilope posé près de l'entrée sans porte de la hutte d'un pisteur puis ils se sont couchés devant cette entrée jusqu'au matin, bloquant le pisteur et sa femme dans leur gîte. Ces lions de la Tapoa nigérienne chassent habituellement sur la Tapoa même en aval du campement et dans le quartier nord-est du Parc national jusqu'à la Mékrou.

L'énumération des gîtes où j'ai rencontré, ou bien entendu signaler des lions, serait fastidieuse. Toute la vallée de la Pendiari, celle de la Tapoa, celle de la Mékrou surtout, mais aussi la Kompiem² biga, et au nord de la région que nous étudions ici tout le canton de Torodi sur la Sierba et le Goroubi, voire les régions de Onalam et Tillabéri sur la rive gauche du fleuve, sont, à peu de chose près, aussi riches en lions aux saisons durant lesquelles les herbivores se concentrent autour des points d'eau.

Car, tenu par ses besoins alimentaires, le lion suit les herbivores dans toutes leurs pérégrinations. En saison sèche on est donc sûr de relever sa trace sur les terrains où se concentre le reste de la faune, faute d'eau et de pâturages.

Pendant l'hivernage, la dispersion générale du gibier, l'abondance pléthorique d'herbes qui rendent sa chasse difficile, sans doute aussi l'humidité, le rabattent sur les villages dont le cheptel domestique le dépanne sans trop de fatigues.

D'après les restes de chasse que j'ai vus sur le terrain, ses victimes les plus courantes sont par ordre décroissant de fréquence : le phacochère, l'hippotrague, le cob de buffon et le cob defassa. Le bubale vient au même rang que l'hippotrague. Quelquefois, il attrape un jeune buffle, rarement un vieux. Vers 1959, il a fallu quatre lions pour venir à bout d'un vieux taureau près de la Pendiari, à Bonkouonbou. Il est à remarquer que le buffle attire certainement le lion : une piste de buffles est presque toujours suivie de la trace des lions.

Vers mars 1959, un cinéaste et moi poursuivions un troupeau d'une trentaine de buffles vers Tyiba dans le nord-est du W, afin de filmer et nous nous guidions sur ce qui nous paraissait être des grognements de buffle pour rattraper une perte de contact momentanée, quand nous nous sommes trouvés coupés du troupeau par une lionne de grande taille. Elle suivait depuis un bon moment la même piste que nous et ne s'est pas du tout préoccupée de notre présence à quelques mètres d'elle.

La topographie et la nature du terrain semblent peu importer au lion, pourvu qu'il y trouve des gîtes secs avec un peu d'ombre pour faire la sieste et assez d'écrans végétaux pour guetter sa proie en cachette.

L'attachement de tel individu ou de tel groupe à une zone déterminée n'est jamais aussi net que

pour les buffles ou d'autres herbivores, surtout si la population humaine se trouve relativement dense. Cet attachement existe cependant. Il n'exclut pas la possibilité d'intrusions réciproques entre voisins : témoins les groupes de la région d'Arly et ceux de la Tapoa nigérienne que j'ai cités plus haut.

COMPORTEMENT DES LIONS

Dans les zones arides où l'éléphant creuse lui-même ses « puits » faute d'autre abreuvoir possible, le lion passe sa journée près des petits forages à somnoler et guetter. L'éléphant n'y vient guère que la nuit, c'est-à-dire lorsque le lion est parti courir la brousse environnante.

On en trouve aussi à toutes heures du jour et de la nuit sur les pâturages d'hippopotames.

Il ne semble pas y avoir de frictions graves entre le lion et ces deux dernières espèces.

Les lions aiment aussi se reposer dans les escarpements rocheux bien affouillés par l'érosion ou dans les éboulis chaotiques comme il y en a tant dans le Gobnangou. Généralement haut perchés, ces gîtes leur fournissent un excellent observatoire en même temps que le meilleur abri contre les intempéries et les indiscretions humaines. En plaine, ils ont une prédilection très marquée pour les arbres à om-

bre dense couvrant un sol net et sec (tamariniers, colatiers...).

Pratiquement, ils s'adaptent à des habitats de tous genres sauf le marais, à moins qu'ils n'y soient contraints pour chasser ou au contraire pour assurer leur sécurité.

Un endroit qui n'est pas occupé par des herbivores sauvages tout ou partie de l'année, l'est presque sûrement par l'homme et ses animaux domestiques. Le lion trouve donc partout de quoi se nourrir et, partant, semble choisir ses gîtes davantage pour leur nature ou leur aspect physique que pour leur contenu animal.

Il boit apparemment tous les jours à l'aurore ou au crépuscule, et, surtout s'il s'agit de femelles suitées, pendant la nuit. Le contenu stomacal de ses proies doit lui permettre d'endurer facilement la soif, si besoin est. Ses randonnées habituelles n'oc-



cupent d'ailleurs que les heures les plus fraîches de la journée, et paresseux par nature, il ne gaspille guère ses forces en vaines promenades.

Comme dans ce pays il trouve toujours un abreuvoir à 20 km au plus de n'importe quel endroit (soit 3 ou 4 heures de marche pour un lion), il n'a pas à craindre la soif.

Contrairement à ce que l'on croit en général, le lion ne consomme pas une grosse proie tous les jours.

Il lui faut d'abord l'attraper. Or, s'il est bâti pour des bonds de 8 mètres et plus, il est par contre médiocre coureur de fond. Sa destination naturelle est le guet statique et la prise au bond. Son apparente indolence tient en grande partie à cette tactique particulière. Cette indolence devient cependant réelle lorsqu'il s'agit de choisir sa proie : le lion ne court pas après un animal parfaitement valide, si un blessé, un estropié ou un malade traînent à sa portée.

Il devient de ce fait un élément d'équilibre très important pour la faune et enrayer ainsi bien des possibilités d'épizootie en éliminant les bêtes atteintes.

D'après mes observations sur le terrain, un couple adulte tue une grosse antilope de plus de 200 kg tous les 5 à 7 jours. Un hippotrague adulte (300 kg environ) lui fournit au moins deux jours de très bons repas. Il consomme toujours le ventre en premier lieu. Aux derniers repas, la chair de la proie est souvent presque pourrie.

Il est difficile de déterminer s'il préfère telle espèce d'antilope ou telle autre, puisqu'on ne peut guère en juger que par les restes : cornes, toupet

de queue, pieds, etc... Les femelles de cobs et les jeunes de toutes espèces n'ont pas de cornes ou très peu. D'autre part, une foule d'autres carnivores se chargent de disperser ou consommer très vite ces restes. Toutes les espèces de grande ou de moyenne taille paraissent assez également mises à contribution par les lions.

Un lion isolé tuera proportionnellement moins qu'un groupe de ses congénères ; le groupe s'organise en rabatteurs d'une part, et tueurs appostés d'autre part.

Le phacochère, très abondant, est l'un de ses plats de prédilection quoique dur à combattre s'il parvient à s'adosser à une butte, un arbre ou un roc. C'est à l'abondance de ce suidé que la rumeur publique impute l'affluence périodique des lions dans la cuvette de Say au Niger.

Mais la majeure partie du temps le lion se contente de petits animaux, voire de volaille sauvage.

Ce registre de consommation a une incidence tout à fait particulière ; le dénombrement indirect des antilopes, dans le secteur dont nous nous occupons ici.

Si l'on admet la consommation d'une grande antilope pesant environ 200 kg ou plus, par semaine et par lion adulte, la présence assurée de 400 lions au moins sur les 30.000 km² que nous étudions nous oblige à inférer celle d'un minimum de 21.000 grandes antilopes sur le même terrain soit 7 fois plus que je n'ai cru pouvoir en dénombrer à vue. Ce chiffre ne concerne évidemment que les antilopes adultes, étant donné les procédés de dénombrement que j'ai détaillés plus haut. Il convient donc d'y ajouter la reproduction en supplément.

DESCRIPTION DES DEUX VARIÉTÉS DE LIONS

Le cheptel léonin de ces régions paraît comporter deux variétés. Dans la première l'animal ne mesure que 100 cm de hauteur au garrot, est relativement plus court sans être plus trapu, d'un fauve clair

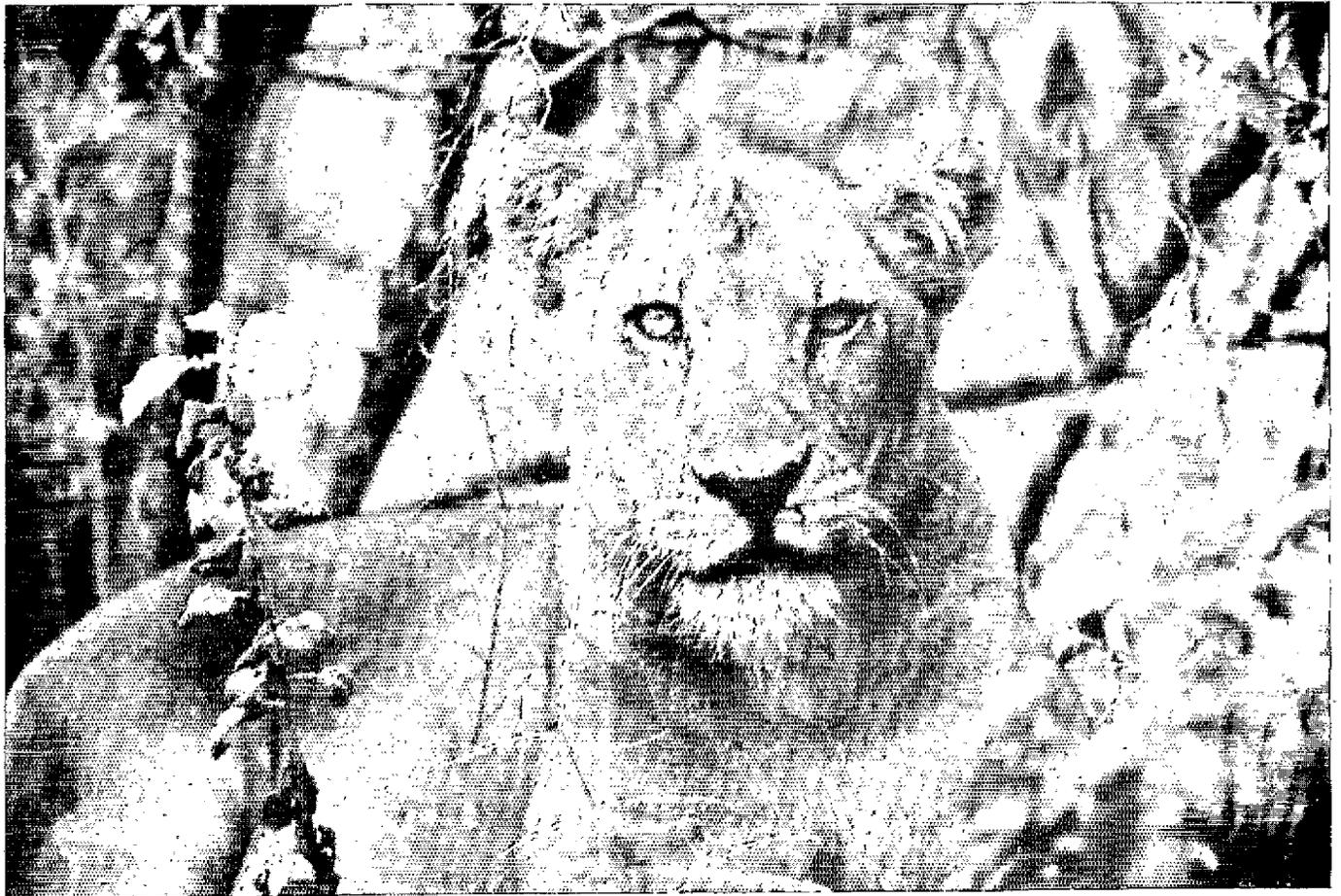
légèrement rougeâtre, et sans crinière. Les Gourmas l'appellent « petit lion rouge du Mossi ». Fréquent dans le nord il n'est quand même pas rare dans le sud. Bien que baptisé « petit » il dépasse largement le poids de 100 kg. La seconde variété plus claire, couleur sable, porte une crinière de 10 à 15 cm de long et mesure adulte 20 cm de plus en hauteur au garrot. C'est la plus courante.

Voici les mensurations de trois individus de cette variété. Les premiers sont deux vieux mâles du Singou. Le troisième est une lionne adulte mais relativement jeune tuée au nord sur la frontière nigérienne.

Walterbuck tué par des lions.

Photo Boy.





Cliché « Science et Nature ».

Lionne dans les broussailles du bord de la rivière Rutshuru, Parc Albert, août 1957. Photographie Bourlière

Hauteur au garrot	120 cm	117 cm	90 cm
Hauteur au sommet de la croupe	112 cm	110 cm	
Longueur de queue avec toupet	94 cm		
Longueur de queue sans toupet		72 cm	85 cm
Tour max. poitrine au niveau des aisselles	142 cm	148 cm	110 cm
Tour milieu corps	154 cm	154 cm	
Tour devant hanches	126 cm	136 cm	112 cm
Pointe occiput. p. nez écharné	37,5 cm	37 cm	36,5 cm
Largeur du crâne à l'aplomb de la plus forte protubérance du maxil laire supérieur	23,5 cm	24 cm	22,5 cm

Les deux premiers paraissaient peser 200 kg chacun et la troisième, 130 kg environ. Dans la même variété un adulte jeune du Bas-Pantiani pesait apparemment 150 kg son crâne mesurait 360 mm × 237 mm (hors chair bien entendu).

De la petite variété, je n'ai vu que des bêtes bien vivantes : pas question d'aller les mesurer.

Il existe évidemment des formes intermédiaires de ces deux variétés si tant est qu'on puisse en faire la discrimination systématique. Un vieux lion tué par un chasseur sur le Bas-Singou en mars 1956 était l'un de ces intermédiaires. J'ai vu sa peau et son crâne quelques heures après le dépeçage,

et chasseur et pisteur m'ont en outre décrit la bête en détail. Dents et griffes accusaient un grand âge par leur usure. La crinière était de moitié plus courte qu'une crinière normale, la robe nettement rousse et le corps de petite taille.

Un après-midi vers 16 heures, j'ai rencontré une bande de 8 lions aux abords du Yorogou, extrémité sud-est de la réserve totale de faune de l'Arly. Je suivais seul la trace de 5 buffles dans la zone d'inondation de la Pendiari légèrement en dehors de la galerie de ronciers. Des mares profondes, longues de plusieurs centaines de mètres, entourées de rares bouquets de grands *Mitragyna*, de quelques buissons

et de rares touffes d'herbe en haut des berges, coupent ces plaines sans qu'on les décèle autrement que de très près. Je venais d'apercevoir une carcasse d'hippotrague à dix mètres de la piste que je suivais, en arrière de moi. J'ai rebroussé chemin pour aller l'examiner ; elle portait la marque des lions que j'avais entendu chasser la nuit précédente et gisait sur le haut de la berge d'une grande mare. Je revenais à ma piste de buffle et m'étais éloigné de quelques pas de la carcasse d'hippotrague quand un premier lion sortit en grognant de derrière un *Mitragyna* à dix pas du cadavre, au fond de la mare. Son grognement m'a fait me retourner. Il mesurait 50 à 60 cm au garrot. Six autres lions le suivirent bientôt, chacun à 1 ou 2 secondes d'intervalle du précédent. Tous remontaient la berge trotinant tranquillement en file indienne sur les traces du premier.

Les trois premiers étaient de même taille. Les trois suivants semblaient de dix centimètres plus hauts mais de même robe rousse. En 7^e position parut enfin une grande lionne à crinière, de la plus belle taille. Les autres avaient disparu depuis plusieurs minutes déjà, qu'elle restait à me regarder à trente pas derrière une touffe assez claire de grandes herbes sèches. Bientôt elle abandonnait la touffe pour aller se cacher derrière un buisson, dix mètres plus loin, et continuait à me surveiller sans manifester aucune agressivité bien qu'à tout hasard j'eusse épaulé ma carabine. Enfin un 8^e lar-

ron se décida à sortir du même recoin de mare, aussi tranquillement que ses prédécesseurs. Ce 8^e animal présentait les mêmes caractères que les numéros 4, 5 et 6 de la bande. La grande lionne le laissa passer devant elle, puis le suivit. Il n'y eut aucun bruit dans tout cela que le grognement poussé par le premier.

Le deuxième trio de la file était visiblement composé de bêtes adultes sans crinière de la variété « roux du mossi ». Les deux variétés, grande et petite, se mélangeaient donc en une seule harde. J'en ai parlé à deux vieux chasseurs coutumiers en rentrant au camp : ils trouvaient la chose tout à fait normale.

Selon les coureurs de brousse africains les deux variétés seraient aussi différentes de tempérament que de pelage. Le « petit roux » serait paraît-il le plus hargneux vis-à-vis de l'homme et le plus opiniâtrement agressif s'il se croit en danger. D'après les mêmes gens, une bonne partie de la bande des huit dont je viens de parler serait restée longtemps autour de moi au cas où j'aurais tiré la grande lionne et me serais perché sur un arbre. Il est très plausible que la petite variété ait ce trait de caractère. Elle fait la navette entre le pays mossi et le gourma. En pays mossi, les grands herbivores sont devenus assez rares et le lion y est obligé de côtoyer davantage l'homme pour lui voler ses animaux domestiques. Il y connaît certainement des mésaventures dont il garde quelque aigreur.

COMPORTEMENT DES LIONS VIS-A-VIS DES HOMMES

On se sent toujours un peu vulnérable à proximité des lions même si l'on est armé. Or la fantaisie ou le besoin, surtout en saison des pluies, mènent souvent ces animaux tout près du campement ou des habitations. Leur présence est cependant bien moins dangereuse que ne le donnent à croire les racontars courants africains et européens.

En plus de 10 ans de courses en brousse, je n'ai été chargé qu'une seule fois sans l'avoir provoqué volontairement : par une lionne dont nous étions allés voir de trop près les petits en bas âge.

À la même époque, je n'ai eu connaissance que de 5 accidents provoqués par des lions. Quatre concernent des piégeurs ou des chasseurs suivant la trace de lions piégés. Le 5^e est celui d'une vieille folle qui errait de jour comme de nuit entre Arly et Porga. Sa disparition fut imputée aux lions par principe et sans preuve aucune.

Je n'ai jamais entendu parler d'une attaque qui ne soit purement défensive.

La lionne dont je viens de parler habitait avec ces deux petits un affluent du Haut-Singou, à 5 km environ dans le sud de Nabindo. Ce petit affluent du Singou profond de 2 à 3 m et large de 7, a des berges à pic. Une galerie étroite mais très fournie, composée d'arbres et de broussailles, le recouvre par endroits d'une tonnelle compacte. L'ensemble

longe de grandes plaines dénudées où paissent antilopes, buffles, éléphants et phacochères en très grand nombre. Je faisais des relevés topographiques sur ce terrain accompagné d'un seul homme : le pisteur Aldiouma Guiré de Diapaga. En s'écartant de moi pour aller repérer un confluent quelconque, Aldiouma vit deux petites formes fauves gisant dans la galerie. C'était deux bébés lions que, fouineur comme tous les coureurs de brousse, il alla contempler de près. La mère lionne bondit d'un fourré voisin, chargea le pisteur à grand renfort de grognements, le mit en fuite et revint aussitôt près de ses petits. Cela se passait à 30 m de moi. Six heures après, nous revenions au camp en passant bien en vue mais à 100 m de la pouponnière à lions. Rien de spécial ne s'est produit.

Le lendemain matin, en allant reprendre mon travail, une inattention de quelques instants nous a ramenés à 40 m du même gîte, bavardant et fumant. La lionne s'est ruée en trombe du lit sec du marigot, droit sur nous, en grognant très fort. Bien décidé à ne pas tirer, j'ai pris la fuite avec mon compagnon africain. Au bout de trente mètres de course, la lionne a arrêté net grognements et ruée et a réintégré son logis. Nous nous sommes arrêtés aussitôt nous-mêmes près d'un arbre et nous nous

sommes mis à commenter l'événement. De son refuge la lionne pouvait fort bien nous voir. Elle était à 70 ou 80 m de nous bien cachée. Nous ne faisons plus attention à elle. Quatre ou cinq minutes passèrent ainsi puis très brusquement l'animal a déclenché une nouvelle charge en droite ligne sur nous. Elle y mettait certainement toutes ses forces. Nous avons essayé de fuir à toutes jambes mais nous l'avons vite sentie trop près de nous, il a fallu faire face très vite carabines levées. Devant le guidon de l'arme, la lionne menait une sarabande invraisemblable, très beau spectacle mais impossible d'y fixer un temps suffisant ma visée. Un concert continu de grognements complétait l'ambiance. Le pisteur a stoppé le mouvement d'une balle de 12 et la lionne s'est mise d'un coup de profil. J'en ai profité pour lui mettre une demi-blindée de 10,75 × 68 dans le poumon droit légèrement en arrière de l'épaule. Elle n'est pas tombée mais au contraire a bondi à 4 ou 5 m de là dans les profondeurs de la galerie. L'impact de ses pattes resté gravé sur le terrain quand elle a pris le départ pour sa dernière charge était presque aussi impressionnant que celui qu'avait laissé son « stop » au coup de fusil de chasse.

La terre en était écorchée sur deux mètres. Je me souviendrai longtemps de la difficulté que j'ai eue à placer ma balle dans cette cible qui fonçait et rebondissait au rythme le plus invraisemblable. Tirer un buffle déchaîné sur le même terrain n'eût été, en comparaison de cela, que jeu d'enfant.

La contrée voyait rarement des hommes. La lionne avait donc de bonnes raisons de concevoir quelque humeur de nos allées et venues trop fréquentes sur son terrain. C'est nous, en un mot, qui l'avons provoquée, et non l'inverse.

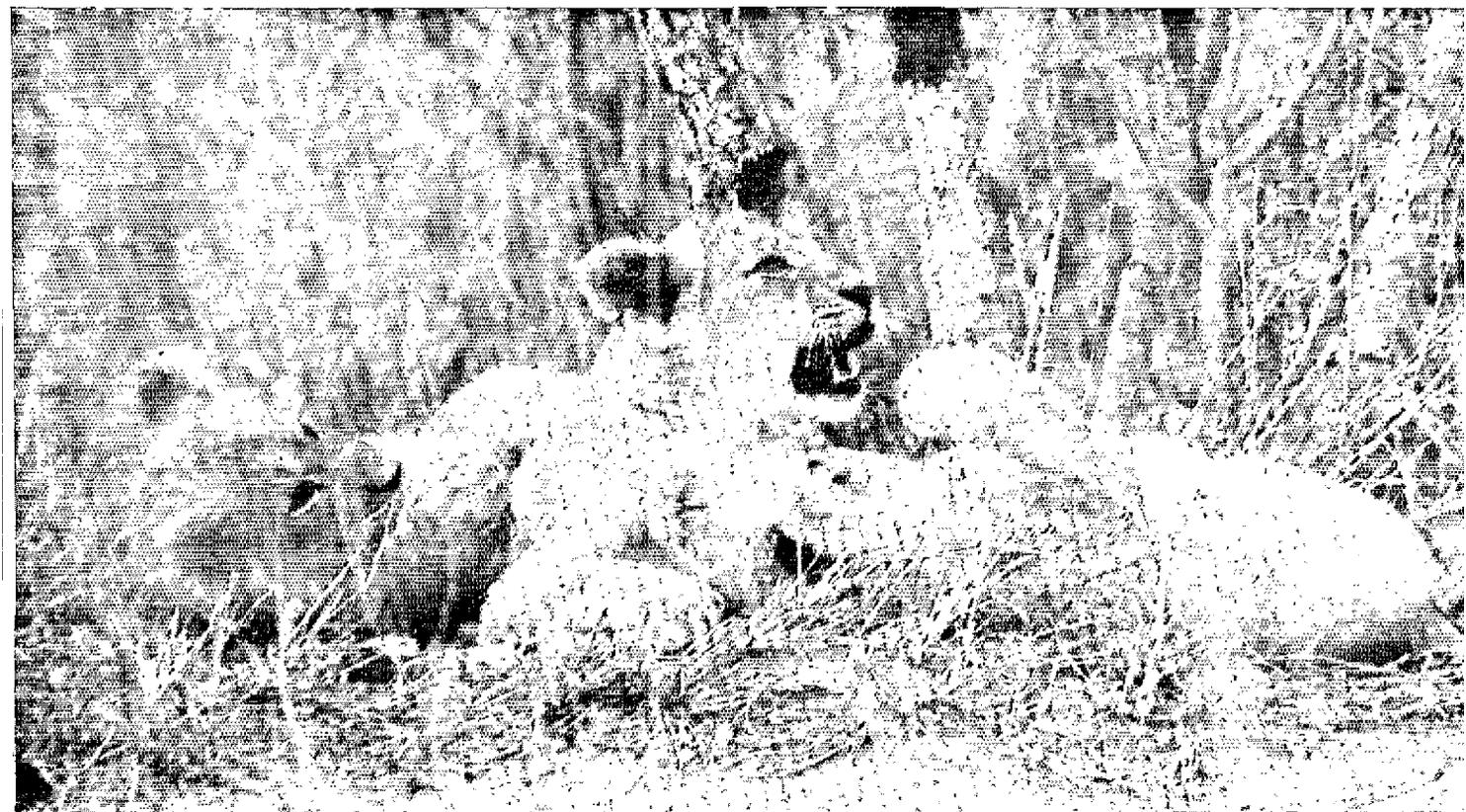
Exactement les mêmes jours et aux mêmes endroits, nous avons rencontré quinze lions : les plus turbulents ont poussé un petit grognement de surprise et n'ont même pas bougé de leur place.

Une nuit sans lune nous nous rendions à pied le même pisteur et moi, à une mare du Pantiani. Sur le plateau entre Tougou et le Pantiani, un jeune lion nous a couru sus, puis a fui brusquement en grognant. Il nous avait probablement pris pour d'autres animaux car nous marchions sans lumière et sans bruit.

Nous avons dormi à 3 ou 4 km de là. Toute la nuit ce lion a traîné autour du camp avec un compagnon plus âgé. Nous les avons trouvés tous deux couchés sous un *Mitragyna* le lendemain matin à l'aube, à quelques pas des grandes herbes du bord du Pantiani. Le plus gros des deux a disparu dès qu'il nous a vus. Le second s'est dressé sur son séant face à nous. Nous l'avons abattu. Il pesait apparemment 150 kg, portait de nombreux coups de griffe sur tout le corps et avait une bonne crière de 10 cm. Nous étions depuis un bon moment occupés à regarder et palper notre prise quand un « pift » de chat mécontent est sorti des grandes herbes à quelques pas derrière nous. Le plus grand des deux lions y était resté caché. Nous sommes partis

Paisible tableau de famille, dans le parc National Kruger.

Cliché Science et Nature. Photographie Chris Pisarl (Pretoria) aimablement communiquée par l'Ambassade d'Afrique du Sud.



plus loin puis revenus 3/4 d'heure après, nous ne l'avons plus entendu.

Si le lion avait été d'un naturel tant soit peu agressif, il aurait eu beau jeu et les meilleures raisons pour nous charger.

Ce dernier épisode illustre bien, également, un trait de caractère particulier aux jeunes lions. L'adulte prend presque toujours sa proie au bond, après une approche discrète et lente, ou après un guet parfaitement immobile. Il économise sa force et ses mouvements. Il poursuit peu les bêtes à la course, ou en tout cas ne s'y obstine pas. Le jeune plus fantasque, adopte l'une ou l'autre technique. Il lui arrive même de manquer au bond un mouton placé à quatre mètres de lui et de simplement lui écorcher le dos.

En avril 1959, au cours d'une visite faite au Parc National du W. par MM. les Ministres du Niger, nous sommes tombés au fond de la Mékrou, à Barou, sur une femelle d'hippopotame à l'agonie. Tout le corps zébré de coups de griffes, un morceau de l'aisselle antérieure droite arraché par morsure, elle gisait dans la boue au pied d'une berge abrupte couronnée d'un fouillis de colatiers. Aux alentours, les traces indiquaient qu'elle avait été attaquée un jour et demi avant par un jeune lion jailli des colatiers voisins, et qu'il y avait eu une fière bataille. La boue du fond trop ameublie par le combat avait retenu prisonnière la femelle d'hippopotame épuisée par la lutte. Mais sans doute la vase avait-elle effrayé le jeune lion ; il avait tourné longtemps autour du bournier avant d'abandonner sa proie.

L'hippopotame paraissait peser 300 kg et le lion 100 kg environ.

J'ai dormi très souvent seul dans la brousse, à même la terre, avec simplement un feu à côté de moi. Les lions venaient rarement rôder très près et jamais aucun d'eux ne m'a inquiété à ces moments-là.

Jamais non plus, je n'en ai vu perchés sur un arbre ni ne l'ai entendu mentionner par les gens du pays.

Cerné par le feu et voyant à sa portée l'homme qui en est l'auteur, le lion ne manifeste pas plus d'agressivité que d'habitude. Un jour à Ouamou, en tournée avec un ami géologue, nous avons incendié les alentours d'un fond de marigot à sec qui nous servait de garage et de campement, pour faciliter la marche de notre véhicule à la prochaine étape.

L'herbe, sèche et très serrée, mesurait un mètre de hauteur. L'incendie fut donc très violent. Quelques touffes et des bouts de bois mort brûlaient encore près de nous quand je partis à pied avec un pisteur sur le terrain dégagé par le feu. Des gémissements m'arrêtèrent à 50 pas de notre camp. Ils sortaient de derrière un buisson qui achevait de se consumer au beau milieu d'un endroit où l'herbage était le plus fourni quelques minutes auparavant. Je crus qu'il s'agissait de singes atteints par le feu mais, arrivé à 20 pas du buisson, je m'aperçus que les singes présumés étaient en réalité deux beaux lions. Ils levèrent un peu la tête pour me regarder puis s'éclipsèrent le plus tranquillement du monde.

LES LIONS, LES VILLAGEOIS ET LES COUTUMES LOCALES

Dans ce pays le gros cheptel sauvage abonde et le lion s'intéresse relativement peu aux animaux domestiques de l'homme, sauf en cas de force majeure : saison des pluies, foisonnement général des herbages et dispersion des herbivores entre autres. En un mot, comme chacun le sait, comme tout broussard gourma fier de son hameau vous le dira : en hivernage les lions vont en ville.

Ils le font aussi à d'autres moments, en bande ou isolés de n'importe quel âge. Ils peuvent camper plusieurs jours de suite près d'une agglomération en pleine saison sèche.

Souvent on voit d'année en année de ces fixations passagères au même petit coin de brousse près d'un groupe humain : alentours de Botou, de Tapoa Djerma, de Tapoa du Niger, d'Arly, de gros villages du Gobnangou tels que Logobou et Tambaga, etc...

L'une des raisons probables de ce comportement est certainement la raréfaction momentanée des herbivores sur tel ou tel pâturage de brousse voisin (Mais peut-être n'est-elle pas la seule) et l'impossibilité d'aller chasser sur le terrain pris aux

alentours par une autre bande de lions... Tambaga est le chef-lieu de canton du Gobnangou et se trouve à 30 km au sud de Diapaga. Des missionnaires rédemptoristes y sont installés qui me demandèrent en décembre 1955 de venir m'occuper d'un groupe de lions installé près du bourg. Les lions mangeaient chaque soir un à deux ânes ou moutons ou chèvres... sans doute parce qu'il n'y avait pas de bœufs. A mi-distance entre la falaise et le village, soit à 500 m à peine des dernières cases et au pied de la butte qui les porte, on relevait de nombreuses traces de lions toutes fraîches. Ils étaient quatre. Ils résidaient vraisemblablement en permanence dans le petit val garni d'herbe verte très serrée, de un à deux mètres de hauteur. Même en se juchant sur un arbre, impossible de les apercevoir dans ce fouillis. En cas de rencontre on n'aurait pu tirer à plus de trois pas devant soi. Toute quête de jour fut vaine bien qu'on les entendit parfois grogner à quelques pas en bordure des sentiers et des champs. Les habitants continuaient à se promener et à vaquer à leurs occupations comme si de rien n'était. Ils affirmaient que ces lions venaient chaque année

au même endroit et restaient jusqu'à ce que l'herbe soit brûlée. Nous avons monté un affût de nuit : un mouton blanc attaché par une corde de 2 cm d'épaisseur à un piquet solide au milieu d'un petit espace dépourvu d'herbes. A sept mètres de là, un tamarinier nous fournissait un perchoir passable. Le village était à 700 m. Nous n'avions pas la lampe et il n'y avait pas de lune ce soir-là mais placés en surplomb nous distinguions assez bien la forme d'un animal contrastant avec la clarté relative du sol.

Vers 21 heures trois lions étaient là, peut-être depuis longtemps. La lionne adulte était légèrement à gauche sous nous, un jeune, déjà fort, venait par la droite sur le mouton à même distance de l'appât que la lionne. Un autre adulte s'était posté un peu en arrière de tout cela, bien en face de nous. Le lionceau a bondi, effleuré et manqué l'échine du mouton. A peine avait-il retouché terre que la lionne tuait le mouton, et bondissait dans les herbages en le traînant ; la corde d'attache avait cassé net sous la violence du bond. Le lionceau partit sitôt après. Le troisième lion attendit quelques minutes. Tous trois ont commencé leur repas tout de suite à quelques dizaines de mètres de nous. Le mouton avait tout juste eu le temps de faire « pff » et une sorte de cabrioie avant de mourir tellement la prise avait été rapide. Les lions n'avaient émis aucun son. J'en fus si surpris que je tirai par réflexe hors de raison, une balle de 10,75 dans le tas mouton-lion. Heureusement je manquais tout.

Pendant ce temps un 4^e lion prenait et mangeait un âne à 800 m de là dans le village.

Le lendemain matin nous n'avons retrouvé sur les lieux du festin qu'un morceau de peau sanglant de 4 ou 5 dm².

Ceci entraîne deux remarques :

1^o les lions prennent parfaitement bien une proie attachée, contrairement à ce qu'affirment certains auteurs ;

2^o ce sont les missionnaires européens et non les villageois gourmas qui m'ont demandé de venir tirer les lions. Pourtant, les villageois étaient les premiers intéressés et n'avaient aucune raison de ne pas me le demander eux-mêmes, si tel était leur désir. Mais, beaucoup d'entre eux, sinon tous, avaient plusieurs raisons de ne pas vouloir qu'on tire ces lions qui, mal tirés et blessés, peuvent devenir très dangereux aux abords d'un village. Ensuite et surtout, le lion est considéré comme régulateur et épurateur social chez ces vieilles populations animistes. Certaines cases ont une porte d'entrée soigneusement fermée la nuit, pendant qu'une autre, tout aussi grande, reste grande ouverte de l'autre côté de la cour.

C'est la porte des lions. Certaines personnes sont réputées pouvoir faire venir les lions chez elles. La croyance aux vertus épuratrices du lion ne reste

donc pas affaire simplement spéculative en monde gourma : elle a devancé nos zoologues dans la découverte des lois des biotopes en quelque sorte, et en a déduit immédiatement certaines applications pratiques bien particulières. Quelques familles gourmas peuvent traditionnellement introduire dans leur demeure des restes ou des trophées de lion : les vieilles familles royales dont il est le totem. Toutes les autres évitent soigneusement cela et craignent de le voir, de le rencontrer et de toucher ses restes. Un chef a donc beau jeu quand il annonce à un sujet récalcitrant qu'il lui attirera la visite des lions s'il ne lui obéit pas.

Une longue pratique de ces traditions explique peut-être aussi en partie la non agressivité habituelle des lions dans ce pays...? je n'ai entendu parler que d'un seul homicide dû à la charge d'un lion sans provocation préalable de l'homme. Il a eu lieu à Partiaga-Bizougou, vers 1939. Le chasseur africain qui tua cet animal vers Tansarga m'a raconté que la population locale regardait sa chasse d'un très mauvais œil.

Le lendemain de mon coup manqué à Tambaga, je m'en allais ailleurs et laissais sur place mon pisteur avec un fusil de chasse à deux coups et toute latitude d'essayer les systèmes d'appel et de guet à l'africaine. Les villageois ont détruit son dispositif.

Le chasseur coutumier local n'a pas non plus grande propension à tirer le lion sans provocation nette de la part de celui-ci. Bien entendu, son arme est moins sûre que nos fusils modernes : vieux fusils à pierre ou même arcs et flèches. Il n'est généralement pas gourmantché mais n'en attribue pas moins un rôle social éminent au fauve, tant parmi les hommes que parmi les animaux sauvages.

De plus, il croit ferme, et vous le dira, s'il se sent en confiance avec nous, que, massacrer sans raison bien valable une bête si puissante vous attire tôt ou tard la vindicte des congénères de la victime. L'abattage d'un lion comme celui d'un éléphant est presque automatiquement précédé ou suivi, quelquefois les deux, d'une foule de rites propitiatoires. D'après ces mêmes chasseurs traditionnels, un homme qui mène une vie tant soit peu dissolue ou dont la famille commet des actes de moralité douteuse, a de grandes chances de payer durement cela aux animaux sauvages s'il va chasser.

Au début de l'année 1959, j'ai été appelé à tirer un lion à Tiélel (ou Kélé) sur le Goloubi, à une quinzaine de km au sud-ouest de Lamordé-Torodi au Niger. Ce lion avait été pris au piège d'acier par un Aderaoua de Tahoua, chasseur de lions professionnel. Le fauve y avait laissé tout le pied avant gauche puis avait tué l'archer aderaoua venu pour l'abattre. Quatre jours après cet événement, il était toujours dans le même fourré, près de la mare du village, très gênant pour les bergers peulhs et leurs troupeaux. C'est là que je l'ai tué. A peine était-il mort qu'une vingtaine d'hommes munis de sagaies et

suivis de trente ou quarante chiens sont venus. Quelques chiens ont commencé à mordre le lion mort. Les lanciers les ont rappelés. Un homme sans armes s'est alors planté à deux pas devant le lion puis a chanté à pleine voix un quart d'heure d'affilée. L'assistance, chiens compris, s'est figée sur place pendant toute la séance de chant. Personne n'a pu ou voulu me traduire ce que disait le chanteur ; il parlait au lion avec force gestes et de temps en temps se tournait et me désignait de la même façon. Son chant fini, il a disparu dans les bois et je ne l'ai jamais revu. Les autres ont sifflé leurs chiens et rejoint le village. Nous avons fait porter là-bas notre lion et l'avons posé à terre, sous un arbre. Tous les villageois sont venus, y compris femmes et enfants. Certains d'entre eux venaient déposer sur l'animal mort qui une poignée de coton, qui un petit paquet d'épis de mil. Le lion était, paraît-il, le lotem de ces gens-là. Un homme s'est avancé, a pris un peu de ce mil et de ce coton et me les a tendus en insistant pour que je les prenne. Je les lui ai fait donner à l'archer du village qui m'avait accompagné à la chasse pour ne pas paraître dupe. Pour autant que j'aie pu le comprendre par les gestes et les attitudes, faute d'interprète valable, les deux cérémonies tendaient à m'imputer une responsabilité éventuelle dans la mort du lion.

Les bergers peuhls se contentent souvent de chasser le lion à grands coups de trique quand il leur prend une vache ou un bœuf. Ils auraient, disent certains d'entre eux, passé un pacte avec la gent léonine, pacte selon lequel un berger qui abandonne sa lance traditionnelle pour aller défendre l'une de ses bêtes au bâton, n'a rien à craindre et met le lion en fuite. Quelques bergers y laissent quelquefois la vie mais en général le lion fuit devant les coups et les cris et abandonne sa proie.

Une mauvaise langue bambara m'assurait autrefois que le lion craignait non pas tellement les coups de bâton, mais bien l'odeur particulièrement prononcée du berger.

D'après la rumeur publique, les lions prendraient chaque année environ un millier de bêtes domestiques sur les 30.000 km² que nous étudions ici. Cela fait un peu plus d'un animal par groupe moyen de 100 habitants et environ deux têtes par lion. Comme on espère toujours intéresser un vétérinaire ou un administrateur en racontant ces pertes pour obtenir un peu de strychnine, un piège ou de l'argent, nous pouvons considérer la rumeur publique comme un critère assez valable. Les prélèvements sur le cheptel domestique restent donc assez modestes. Ils n'ont pas d'autre part la même importance économique que s'ils se faisaient dans des troupeaux gérés rationnellement.

Ce bétail est très vulnérable à diverses maladies : peste, tuberculose, et surtout trypanosomiase ou maladie du sommeil. Les propriétaires en tuent ou en vendent rarement une tête et se contentent

la plupart du temps de les garder et d'en tirer un peu de lait. Le lion ne peut donc être définitivement mis au ban comme nuisible pour avoir pris quelques rares unités d'un aussi médiocre troupeau.

Au Congo-ex-Belge, les lions de la Rwindi-Rudshuru trouveraient, dit on, un sérieux appoint d'alimentation chez les silures et les damans. Ces deux espèces abondent, la première surtout, en pays gourmantché. Je n'ai jamais pu vérifier si les lions leur portaient quelque intérêt mais cela reste fort probable. J'ai constaté moi-même que les panthères recherchaient les débris de poisson jusque dans le village d'Arly, en décembre 1955, et que tout le long de l'année les lions de la Mendiari quittent leurs terrains habituels si riches en antilopes et phacochères pour rendre visite au village d'Arly. Les transhumances humaines et de bétail domestique Niger-Haute-Volta-Ghana ne suffisent pas à motiver ces déplacements car elles ne passent vers Arly qu'une faible partie de l'année. Si l'on fait état d'une certaine analogie spécifique entre les léopards et les lions, on peut présumer sans grand risque, qu'eux aussi sont attirés par les déchets de poisson du village de pêcheurs et les eaux peu profondes et très riches qui l'entourent.

La montagne d'Arly, comme tout le Gôbnangou, contenait de très nombreux damans avant 1953, puis une épidémie les a décimés. On y trouve aussi beaucoup de porcs-épics et d'autres petits mammifères. Les lions y venaient souvent, traînaient la nuit à grand fracas dans les rochers, puis repartaient sur la Pendlari au petit matin.

Cependant, c'est le porc-épic et non le daman qui localement, est réputé intéresser, le plus, le lion.

Finalement, le lion témoigne dans ses habitudes d'une discrétion relative que son aspect de puissant pirate laisserait difficilement prévoir au premier abord. Il en résulte que sa présence n'effraye pratiquement pas les herbivores, sauf s'il chasse. Il se garde bien d'effrayer inutilement le cheptel qu'il exploite, bien plus avisé en cela que tant de chasseurs humains pourtant mieux armés que lui pour tuer. J'ai vu trente hippotragues boire tranquillement près du cadavre d'un des leurs frais tué par les lions, alors qu'il y avait d'autres points d'eau à moins d'un kilomètre de là. J'ai vu aussi des Watterbucks mâles se battre entre eux à quelques pas devant un lion sur un espace parfaitement nu. Un vieux lion dont j'ai déjà parlé venait souvent chasser en face du campement de chasse d'Arly, de l'autre côté de la réserve, passant sur le pâturage habituel d'un troupeau de cobs de buffon que j'y ai toujours connu. Chaque fois il menait grand tapage. A son approche, les cobs mâles arrêtaient de siffler les femelles, mais reprénaient leurs bruyants ébats au même endroit, quelques minutes après le passage du lion.

N'importe quel pâturage d'antilopes de ce pays prouve à tout moment combien le lion trouble peu les autres animaux sauvages.



Photo Boy.

Sur le corps de ce lion, tué à Tellié, les villageois ont déposé le mil et le coton de la cérémonie propitiatoire

REPRODUCTION

Les portées que j'ai vues comptaient de 1 à 3 petits. La mise bas se fait en saison fraîche surtout, mais ceci n'est pas très fixe, je crois. La lionne se réfugie souvent alors dans des côtes de rocaille sous de forts halliers. Un homme peut difficilement y pénétrer et s'y servir de ses armes. La lionne s'écarte pour mettre bas et élever sa portée loin de ses congénères. Elle revient auprès d'eux quand les petits sont assez agiles pour suivre le train habituel d'une bande. De 1950 à 1956, une de ces lionnes habitait la côte latéritique de Nangoanli dans le W en Haute-Volta, vivant de petites antilopes et de mammifères de petite taille. Elle était très active à la chasse.

Il est évidemment difficile de donner des précisions très poussées sur le rythme de prolifération des lions, étant donné la difficulté des observations.

Notons cependant un accroissement très net du cheptel léonin de la réserve totale de l'Arly entre janvier 1953, date de sa mise en défense absolue, et juin 1956. En juin 1959, ce cheptel semble bien avoir doublé au moins. La proximité des vastes espaces protégés de toute chasse du Parc National du W rend cet accroissement aussi sensible dans presque tous les pays voisins malgré l'afflux récent d'armes perfectionnées et la création de beaucoup trop de pistes automobilisables dans les zones périphériques de chasse.

MORTALITÉ

Le lion est avec l'éléphant, localement, le seul grand animal sauvage à pouvoir raisonnablement escompter une mort naturelle de vieillesse ou de maladie. Il ne peut en effet être exempt de maladie : il porte beaucoup de tiques et de puces, et mange de nombreux animaux, porteurs de germes de toutes sortes.

Certain accident de chasse peut être assez fréquent. Le porc-épic, dont le poids ne dépasse pas quinze kg, peut aussi provoquer sa mort. Le lion aime beaucoup sa chair, mais les longs piquants écorchent et piquent les antérieurs du grand fauve, autant de plaies qui s'infectent ensuite quand ce chasseur invétéré déchire une antilope qu'il laisse souvent

faisander pendant 2 ou 3 jours. La gangrène ronge sa patte. Il ne peut plus chasser de grosses proies, car ses armes naturelles sont les pattes avant, autant que les crocs. Il meurt à la fois de faim et de gangrène. En mai 1956, visitant la réserve totale d'Arly, nous avons trouvé l'un de ces moribonds couché sous un tamarinier à 3 pas de notre jeep, à Bonkouongou. Nous sommes restés plusieurs minutes dans l'auto devant lui et faisons beaucoup de bruit. Aphone et amorphe, il s'est enfin décidé à lever le nez et à nous regarder. Sa tête seule gardait tous les traits normaux d'un lion de la grande variété. Le reste du corps se réduisait à une lamentable soixantaine de kg de peau et d'os. Nous l'avons laissé tranquille à la première rencontre puis sommes revenus le lendemain matin ; il s'était couché sous un baubinia, 30 m plus loin, de l'autre côté de la route dont il attendait peut-être une provende plus facile que les antilopes. Je l'ai abattu. Son antérieur gauche gangréné et lardé d'esquilles de dards de porc-épic n'avait plus que deux griffes. A l'autre antérieur, le

bout des griffes effiloché en un faisceau de fines lamelles disait qu'il avait dû souvent fouiller la terre ses derniers temps pour attraper quelque menue bestiole.

Les lions se battent quelquefois entre eux ou avec d'autres fauves. Leurs peaux portent souvent des traces de coups de griffes, mais je n'ai jamais vu de cadavre de lion mort en combat.

Les vautours et autres charognards ailés ne semblent pas très attirés par le cadavre d'un lion, du moins tant qu'il n'est pas bien décomposé. Chaque fois qu'il m'est arrivé de tuer un de ces grands félins, j'ai vu les charognards s'installer sur les arbres voisins mais ils ne touchaient pas au cadavre bien que, pour goûter à une antilope ou un phacochère abattus, ils n'attendent souvent pas le départ du chasseur.

Les cynocéphales, partout nombreux et tapageurs, ne manquent pas de tourner longtemps à distance respectueuse autour d'un lion qu'on vient de tuer et de signaler bruyamment leur trouvaille à toute la brousse. Les pintades, les francolins, les merles métalliques font un peu de même, en jacassant très fort.

Comme agent de mort accidentelle, le lion n'a finalement à craindre en somme que l'homme mais il est très sensible à toutes sortes d'armes : fusils de tous ordres, armes blanches de jet, pièges, poison buccal.

Le service de l'élevage empoisonne des appâts à la strychnine. Dès qu'il y touche, le lion accuse le coup et meurt à quelques mètres de là. Cette méthode est utilisée à la demande des éleveurs et se révèle la plus meurtrière.

Un autre poison à base de strophantine s'administre à la flèche. Ne pouvant concerner qu'un individu à la fois, et demandant pour être envoyée un certain courage de la part de l'homme, la flèche tue peu de lions. Seul l'africain de brousse utilise cet instrument. Entre tous les animaux, les carnivores sont les plus vulnérables au poison sagittaire. Une flèche suffit pour le plus gros lion si l'on touche une partie du corps bien fournie de sang et la mort survient en un quart d'heure au plus. Elle est quelquefois presque immédiate, mais ce poison n'agit que par contact avec le sang.

A Ouamou, dans le Nord-Ouest d'Arly, en 1955, un enfant de 10 ans venu de Yobri, se trouve à la tombée de la nuit devant un grand lion. Il lui décoche une flèche et s'enfuit à toutes jambes. Le lion est resté raide à 20 pas de là.

Modibo, vieux peuhl de Mangou près Diapaga, à la fois berger et chasseur, mort en 1954, m'a plusieurs fois montré des peaux de lions tués par lui depuis peu. Elles ne portaient qu'un impact de flèche bien qu'il eût et sache parfaitement utiliser un fusil à pierre en très bon état. Notons au passage qu'il ne tirait le lion que quand celui-ci lui avait



Archer s'appêtant à tirer.

Photo Boy.



Cliché Science et Nature. Photographie Chris Pisart (Pretoria) aimablement communiquée par l'Ambassade d'Afrique du Sud.

Lions dans le Parc National Kruger.

pris une bête. Pour tirer, l'archer ne va généralement pas au petit bonheur devant soi : il se perche sur un arbre ou se blottit dans un guêt de branchage plus ou moins serré à quelques pas de l'abreuvoir ou d'une proie à demi-mangée, comme pour l'hyène ou la panthère. Il y faut beaucoup plus de patience que de courage, mais ni flèche ni patience ne manquent dans ces pays-là. Certains professionnels vont toutefois devant la bête, sans camouflage, cherchant les blessés et les piégés surtout, pour les achever. Là, l'affaire devient dangereuse pour le chasseur. Vers 1956, un archer peulh de Say est allé en face du village achever un lion blessé par des maladroits au fusil de chasse, s'en est approché à quelques pas, lui a tiré 5 flèches dont deux ont porté et a pris quelques instants après le chemin de l'hôpital de Niamey. Il vit encore mais son torse reste très profondément lacéré. Il a été sauvé d'une mort certaine, probablement par sa maigreur extrême et l'ampleur de ses habits.

Début 1962, trois lions ont été abattus de la même façon, à côté de Lamordé-Totrodi, au Niger. Ce genre de chasse est très fréquent. Beaucoup de chasseurs autochtones connus pour leur grande expérience amènent arcs et flèches en même temps que le fusil de traite.

Les détenteurs de fusils de chasse modernes font généralement partie d'une classe assez aisée. Depuis 1957, ils deviennent de plus en plus nombreux. Qu'ils soient européens ou africains, aucun d'eux n'a un besoin essentiel de la chasse pour subsister, encore moins de la chasse au lion. C'est pourtant eux qui en tuent le plus, et très souvent, avec le minimum de risques : de l'intérieur d'une voiture bien close. La lampe de chasse ou des phares éblouissants sont leurs plus chers auxiliaires de nuit. Le lion laisse très facilement approcher une voiture à quelques pas de lui sans fuir. Très noctambule, il se fige aisément devant un phare. Un braconnier de nuit en voit bien plus souvent qu'un chasseur honnête. De

près, le lion meurt facilement sur deux coups de chevrotines.

En regard du reste de la faune locale, il paie cependant un tribut assez faible aux armes de tir, grâce à ses facultés de camouflage d'abord, mais aussi grâce à la peur qu'il inspire à la plupart des hommes. Ses réactions de défense sont presque toujours mortelles quand il atteint le chasseur. Ceci paralyse bien des détenteurs de fusil très chatouilleuses en d'autres occasions.

De juillet 1950 à juin 1956, je n'ai relevé dans les 30.000 km² motivant ces notes que 10 abattages officiels au fusil ou à l'arc, comptant les blessés pour abattus. Faudrait-il tripler ce nombre pour serrer de plus près la réalité, que cela ne ferait pas plus de 4 à 5 abattages par an pour la zone étudiée, maigre prélèvement pour un cheptel minimum de 400 têtes.

En 1959, ce tableau d'abattage a triplé ou quadruplé par l'affluence de fusils, d'automobiles et de chasseurs de tous ordres, mais, nous l'avons vu, le cheptel léonin s'est considérablement accru lui aussi. Cette chasse ne l'atteint donc guère.

Malheureusement, d'autres armes viennent compléter l'arsenal déjà inventorié.

Tout le pays est truffé de pièges : en bois avec lacet de cuir cru, ou en acier avec palette et mâchoires. Ce sont les mêmes que pour les grandes antilopes et les buffles.

Dans le piège de bois, de type très classique en Afrique, un plateau rond de taille variable suivant le gibier, et composé de lamelles de bois convergentes et pointues, supporte un lacet de cuir ou d'acier et l'empêche de glisser de la patte de l'animal qui s'y prend. On le pose sur un trou puis on recouvre le tout de terre pour le masquer. Faute de mains pour enlever le plateau, un lion s'y écorche beaucoup plus les chevilles que ne le ferait un homme. Cela le rend enragé mais ne le paralyse guère. L'engin est donc assez inopérant dans le cas présent.

Le piège d'acier serait un peu plus efficace : les mâchoires mesurent jusqu'à 30 cm de rayon et peuvent sectionner la jambe d'un homme à hauteur du jarret. Pour les armer, il faut pour levier un vrai petit haliveau. Comme le précédent, ce piège est relié à un billot de bois de 60 à 80 cm de long pour 10 à 15 de diamètre. Ce billot est libre et non fiché solidement en terre, destiné à battre les jambes de l'animal pris. La bête ne reste jamais bien immobilisée mais voyage avec cet attirail. Quelquefois même, les mâchoires d'acier lui sectionnent net la patte. J'ai souvent vu des lions à qui il manquait un antérieur, même dans le W. Inutile de dire que leur rencontre n'est pas très rassurante et bien des piègeurs l'ont payé de leur vie, tel le professionnel Aderaoua, mort à Tiellel et dont j'ai parlé plus haut.

Au Niger, les bords du fleuve, même dans le Parc

National, la région de Yatakala, les vallées du Gouloubi, du Diamagou et de la Sierba foisonnent de ces engins.

Ils sont posés quelquefois en limite des cultures, et presque toujours près des points d'eau ou sur les pistes d'animaux très fréquentés. Rien ne les signale. Il faut avoir un coup d'œil de démineur pour les repérer et, comme tant d'autres piétons, j'ai plus d'une fois manqué de m'y prendre.

Chaque année, des animaux domestiques et des hommes y perdent un bout de jambe ou s'y font sérieusement abîmer, accidents très peu connus officiellement parce que l'affaire s'arrange la plupart du temps à l'amiable entre le piégeur et la victime. Comme de coutume en tant de pays entre campagnards, on n'aime guère y mêler les autorités officielles. Dans le premier semestre 1959, on m'a rapporté 4 accidents mortels dus à des lions piégés : 1 dans le Gobnangou, 2 à Tiellel près Torodi, 1 à Say. Deux de ces quatre lions seulement ont été tués ; le bilan ne donne donc même pas vie pour vie.

Pris au piège, le lion va se terrer dans des halliers difficiles à pénétrer et tient souvent les abords d'un point d'eau pendant plusieurs jours d'affilée. Malheur aux gens qui y viennent.

Il convient de préciser d'ailleurs qu'un buffle ou une panthère piégés sont aussi dangereux qu'un lion.

On peut donc penser en définitive que l'emploi des pièges et surtout des pièges en acier est plus dangereux qu'utile.

Les pièges en acier sont donc à proscrire ; ils devraient être interdits, comme ils le sont d'ailleurs par la législation de certains pays africains qui ont reconnu leur caractère nocif.

Appliquer sagement la «strychnine» est bien préférable au piège, encore ne faut-il pas en abuser, car il s'agit d'un produit extrêmement dangereux.

Il convient de signaler enfin une arme inventée ces dernières années et qui serait employée en Amérique. Le professeur Grzimeck s'en est servi aussi en Afrique Orientale pour endormir et étudier les animaux sauvages.

Il s'agit d'une carabine à gaz comprimé qui projette une seringue à fonctionnement automatique et qui permet d'appliquer ainsi des tranquillisants, des paralysants et des antibiotiques.

Cela permet de capturer ou au besoin de soigner assez facilement des animaux sauvages.

En principe, rien n'empêcherait d'employer un poison foudroyant pour éliminer certains fauves ; l'arme est précise mais ne tue guère qu'à 30 ou 40 m suivant les modèles et elle est sans doute assez délicate à employer.

On manque encore d'expérience pour permettre de penser que son usage serait plus intéressant que celui des armes à feu pour la destruction de certains animaux dangereux.